

IL NE FAUT JAMAIS ETRE DUR ENVERS LES PAUVRES

ILLUSTRATION D'APRÈS CALLOT.

UN samedi soir, veille de Pâques, par un petit temps sec et froid du milieu d'avril, on eût aimé s'arrêter dans la cuisine de la mère Marguerite, à la Côte Saint-Paul. Un bon feu flambait dans le poêle, son vieux, le père Jérôme Théberge revenait du marché ; acagnardé sur sa chaise en face du feu pétillant, les coudes appuyés sur ses cuisses, il tenait d'une main entre ses jambes écartées sa grande bourse de cuir, et de l'autre main, il y précipitait à coup de pouce, un par un, quinze à vingt écus bien sonnants, le gain réalisé à vendre le beurre, les œufs, et quelques volailles.

Un sourire aigre de paysan cupide témoignait le plaisir que lui causait la musique monotone du tintement argentin. La mère Marguerite, tout en achevant les apprêts du souper, glissait de côté vers la bourse sonore un regard aigu, et son œil réjoui clignotait au bref éclair du brillant disque d'argent traversant la lueur rougeâtre.

Entre ces deux êtres rudes et laborieux, l'union s'était faite en leur jeunesse un peu par amour, beaucoup par calcul, en parfaite connaissance de leur goût égal de l'ordre et de l'épargne ; et à mesure qu'ils avaient prospéré, leur âpreté au gain s'était accrue. Après quinze ans de ménage, sans enfants, ils en étaient à ne pas savoir ce qu'est une querelle conjugale.

L'égoïsme à deux et l'avarice commune les avaient soudés en une paix continue que ne connaissent pas des ménages plus généreux.